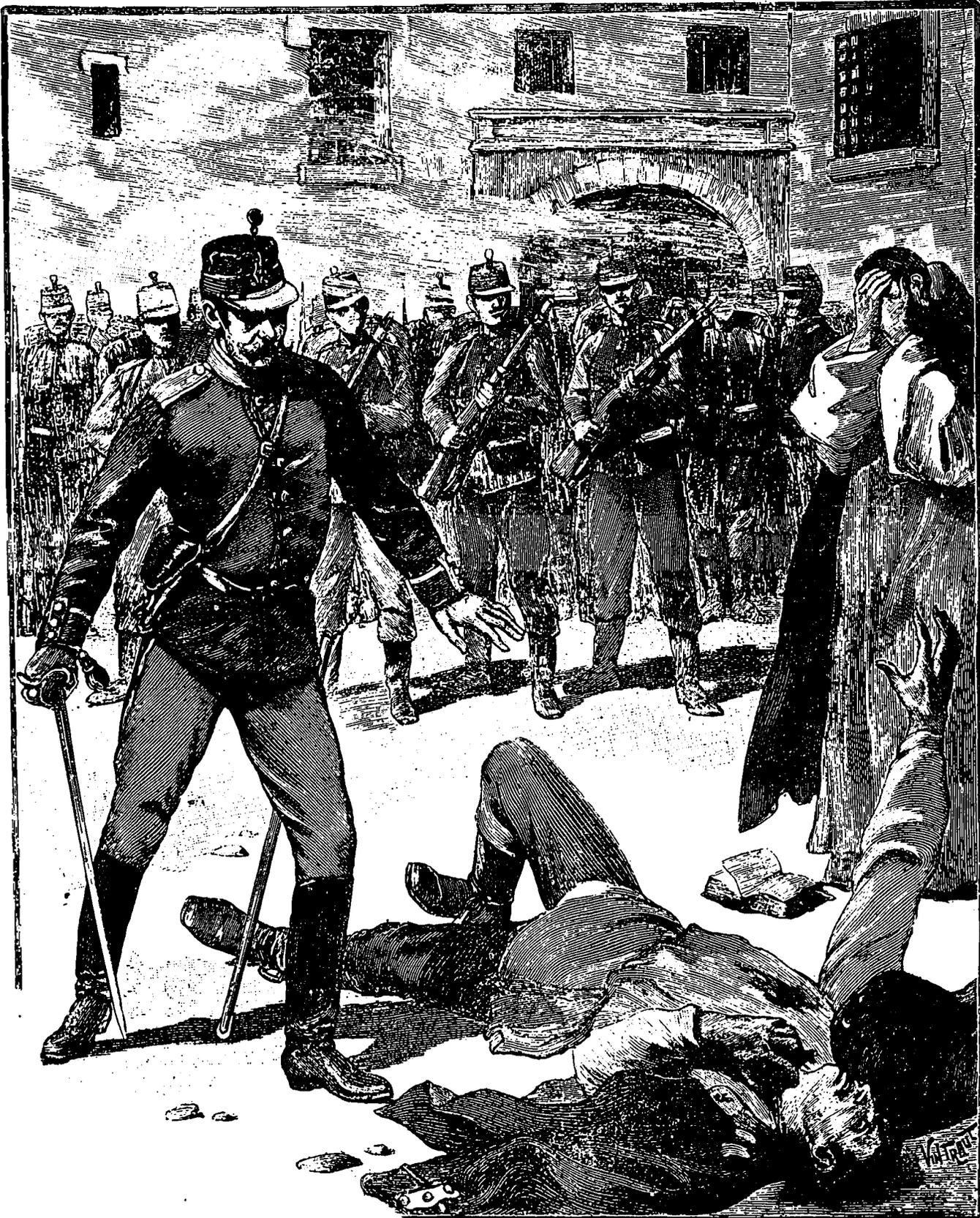


UN CONSCRIT CHILIEN



Le conscrit tournoie, puis s'affaisse, son crâne frappe le sol en produisant un son mat qui terrifie l'assistance.

La gravure précédente se rapporte à un fait qui causa une certaine émotion dans le temps. Nous extrayons ce qui suit d'un récit dû à la plume de M. Gervésis-Malissol :

Le dominicain récitait continuellement les litanies des morts, et le photographe maniait son appareil avec un énorvement qu'on devine.

Quand ces funèbres préparatifs furent terminés, un officier éleva la voix et cria :

« Quiconque demandera la grâce de cet homme sera immédiatement fusillé. »

C'était la formule réglementaire.

Les nations traitées de barbares par les Chiliens ont au moins la pudeur d'accélérer tous les préparatifs, en cet instant de torture. En quelques minutes, tout est terminé. Au Chili, on semble dédaigner les sentiments de compassion. On compte pour rien les angoisses de celui qui va affronter le moment le plus douloureux de la vie, celui où on la quitte.

Tandis que la foule attendait le peloton d'exécution, non encore apparu sur les lieux, mais bien proche sans doute puisqu'il avait été entendu, le mouchoir du patient fut enlevé.

José Tardo était invité par ce fait à adresser quelques paroles de repentir à ses camarades présents.

Il le fit de bonne grâce, le pauvre. Il regarda les soldats et leur dit :

« Ne frappez jamais vos supérieurs, soyez toujours de bons patriotes, aimez votre métier et, si vous avez quelques pesetas en poches, faites une collecte pour ma sœur qui reste seule au monde après moi ! »

Le bandeau lui fut remis aussitôt après cette courte apostrophe, dite avec un calme et une fermeté qu'on n'aurait pas soupçonnés quelques instants auparavant.

Cependant José éprouve un second tressaillement : il vient d'entendre le bruit cadencé de quelques fantassins. C'est le peloton d'exécution qui s'est ébranlé de derrière un bâtiment et qui s'avance.

Alors le prêtre s'écarte.

José Tardo s'efforce de regarder à travers son mouchoir. Mais ne pouvant y arriver, il arrache le bandeau et redresse fièrement la tête.

Devant lui, il aperçoit quatre hommes qui s'apprêtent à le coucher en joue. Quatre hommes, dont un ne doit pas même tirer, parce que sa balle est destinée au coup de grâce. En Europe, on n'exécute que très rarement les condamnés militaires, mais quand on le fait, on met au moins douze hommes. De la sorte l'exécution est assurée !

Plus personne ne bouge. Les poitrines sont haletantes. Le dominicain nepsalmodie plus. Le photographe attend, oppressé. Le seul être tranquille de la scène, c'est le futur supplicé.

« Joue ! » commande l'adjutant.

Les soldats braquent leur fusils.

L'adjutant abaisse son épée.

Trois coups de feu éclatent. Le conscrit tournoie, puis s'affaisse, plié en deux, et son crâne frappe le sol en produisant un bruit mat qui terrifie l'assistance.

Il n'est pas mort. La douleur l'anime de convulsions atroces. Il se tort.

Le quatrième fusillier reçoit alors l'ordre de s'approcher et de décharger son arme à bout portant. Il tire dans la tête et tout semble fini. Le peloton fait demi-tour et s'en va. Les piquets de la garnison commencent à défiler devant le cadavre.

Mais voilà que celui-ci se met à remuer encore.

« Arrêtez ! arrêtez ! » crie-t-on au peloton d'exécution.

Il est trop tard, les justiciers sont partis. Alors l'adjutant plante son épée dans le cœur du patient.

Cette fois, c'est bien la fin. La foule s'approche et constate le décès. Parmi ces gens silencieux, on remarque un officier qui est pâle d'émotion. C'est un brave, un héros des guerres contre le Pérou. Il a vu les combats les plus terribles et il tremble d'avoir assisté à cette exécution. Les vrais soldats ont toujours l'âme sensible.

Il était environ huit heures du matin lorsque José Tardo cessa de vivre. Dès le point du jour on avait remis à sa sœur une lettre écrite par lui, la veille. Elle la décacheta et lut :

« Pardonne-moi, chère sœur, le chagrin que va te faire ma mort. J'aime